

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES, ARTS & BELLES-LETTRES

DE CAEN



CAEN.

CHEZ A. HARDEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE FROIDE, 2.

1845.

108495 - B

RAPPORT

Sur le Concours ouvert pour l'Éloge du contre-amiral Dumont-d'Urville;

Par M. TH. MASSOT, avocat-général.

MESSIEURS,

Toutes les découvertes humaines ont eu leurs martyrs. Mais, entre toutes, les découvertes géographiques comptent d'illustres et nombreuses victimes. Cook meurt misérablement assassiné par des sauvages, qui ne se doutent pas quelle glorieuse existence ils viennent de trancher; La Pérouze se perd sur les récifs d'une île inconnue, et l'Océan, qui a tout englouti, garde pendant quarante ans le secret de ce terrible naufrage; d'Entrecasteaux succombe sous l'influence de l'atmosphère meurtrière de l'Océanie; Blosseville disparaît enseveli sous les glaces du pôle. Comme Cook, Dumont-d'Urville affronte la perfide hospitalité des peuplades sauvages; comme La Pérouze, il visite tous les archipels de l'Océan, il en sonde tous les écueils; comme d'Entrecasteaux, à la recherche du naufragé de l'*Astrolabe*, il subit les

atteintes du climat mortel de Vanikoro; comme Blosseville, il lutte contre les glaces du pôle. — Mais, plus heureux que ses devanciers, Dumont-d'Urville a revu sa patrie. La nouvelle *Astrolabe*, après avoir eu ses flancs déchirés par les coraux de l'Océan pacifique et par les glaces du pôle austral, son pont brûlé par le soleil de l'équateur, ses voiles gonflées par les vents de toutes les mers, l'*Astrolabe*, chargée des glorieuses richesses de son triple voyage, jette pour la troisième fois son ancre dans un port de France. Son intrépide commandant va pouvoir jouir d'une gloire acquise au prix de tant de périls et de tant de fatigues. Vain espoir! vains projets des hommes!... Un peu plus d'une année s'était écoulé depuis ce fortuné retour, quand tout-à-coup, par une belle soirée de mai, une rumeur sinistre se répand dans Paris. C'était jour de fête à Versailles. Un épouvantable événement vient d'arriver sur le chemin de fer. Deux locomotives, remorquant un nombreux convoi, brisées, se sont couchées en travers de la voie; les wagons qui les suivaient se sont entassés sur cet obstacle, qui, formant un foyer d'incendie, a bientôt fait du tout un immense bûcher; les voyageurs, par une précaution devenue fatale, sont enfermés dans les voitures; vainement ils se débattent dans les angoisses d'une horrible agonie, ils ne peuvent que mourir; et les témoins, accourus à cette scène de désolation, n'arrachent à ce feu alimenté par des corps humains, que des restes calcinés et méconnaissables.

Quelques jours après, trois cercueils d'inégale dimension étaient placés sous la nef de l'église St.-

Sulpice. C'étaient ceux de **Dumont-d'Urville**, de sa femme et de son fils. La gloire du père, l'espérance de l'enfant, le dévouement de l'épouse et la tendresse de la mère, tout était enfermé là. Quel cœur ne se serait ému en présence de cette immense infortune qui engloutissait une famille entière? Et ce n'était pas seulement un malheur privé, c'était aussi un malheur public. La France perdait en **Dumont-d'Urville** une de ses plus belles illustrations, un de ces hommes grands par le caractère avant d'être grands par les services. Aussi, lorsque la presse livrait à la consternation générale les noms des infortunées victimes de la catastrophe du 8 mai, celui du contre-amiral **Dumont-d'Urville** fut, entre tous, accompagné de cuisants regrets, de douloureuses sympathies. Il semblait qu'il y eût quelque chose de particulièrement fatal dans la destinée de cet infatigable marin, dont la vie avait échappé à tant de périls, au casse-tête du sauvage, aux glaces du pôle, aux feux de l'équateur, aux écueils et aux tempêtes, pour venir, avec celle de sa femme et de son fils, s'éteindre misérablement en un jour de fête, dans une promenade de quelques lieues...

Le mérite vivant n'est trop souvent payé que d'ingratitude. Mais une fois mort, on lui rend plus de justice. Les rivalités, l'envie, se taisent au bord d'une tombe; elles n'en redoutent plus rien. Qui sait même si les chants entonnés à la louange de cette gloire morte n'iront pas obscurcir ou tout au moins troubler les gloires qui survivent? Je ne veux pas dire que le pays ait été injuste ou ingrat envers

Sans doute, le meilleur moyen, le seul légitime, de louer un homme, c'est de raconter les actes de sa vie. Mais je parle au sein d'une Académie, et je n'ai pas besoin de dire quelle différence il y a entre un éloge et une biographie, entre le genre démonstratif et le genre didactique. L'un fait un portrait, l'autre fait une histoire. Tous deux ont le même modèle, et pourtant ils ne se ressemblent guère. Mais qu'on fasse ou portrait ou histoire, la première condition pour réussir, c'est de connaître à fond l'homme que l'on veut peindre. Et cette condition me paraît avoir manqué aux auteurs des Eloges qui portent les Nos. I, VI et VIII. Il semble qu'ils n'aient su de **Dumont-d'Urville** que ce que tout le monde savait et disait de lui, qu'il était marin et qu'il avait fait trois fois le tour du monde. — Ce fait, ainsi dépouillé de tout ce qui l'explique et le grandit, ne dit pas toute la vie de **Dumont-d'Urville**. C'en est bien, si vous voulez, le squelette, le corps; mais ce n'en est pas l'âme. — Ce qu'on aime à savoir, c'est surtout quelle pensée, quelle ambition, quelle espérance poussait ainsi cet homme à travers les mers; quelles vertus il y porta, quels fruits il en recueillit. Ce n'est pas tout de se fatiguer à suivre ce voyageur qui jamais ne s'arrête. Vous le connaissez peu, si vous n'avez fouillé dans les replis de son caractère; si vous ne savez ce qui se passe dans sa tête et dans son cœur. De tout cela, Messieurs, les Nos. I, VI et VIII n'ont dit que peu de chose. Et encore, serait-il peut-être permis de douter que ce qu'ils en ont dit ait été exactement copié sur la nature. Ainsi, je ne puis prendre pour vrais les dé-

veloppements dans lesquels se complait le N^o. VI, par exemple, qui, après avoir placé **Dumont-d'Urville** à côté des Cook et des Bougainville, voudrait en faire une sorte de Grandisson. Ces trois premiers Eloges laissent aussi, sous le rapport du style, beaucoup à désirer. La commission les a tout d'abord mis hors de concours.

Il en a été de même du N^o. X, intitulé : *Quelques mots sur Dumont-d'Urville*. Ce travail n'est pas sérieux, même dans la pensée de l'auteur.

Le N^o. IV a occupé la commission un peu plus longtemps. C'est, par la forme et par le fond, une œuvre tout-à-fait à part. — « Point de symétrie, point de régularité, dit l'auteur en commençant; le désordre, c'est l'harmonie. » — J'y ai cherché l'harmonie. — L'auteur paraît avoir voulu élever son sujet jusqu'au genre de l'épopée. Mais, soit que le sujet ne se prêtât guère à de si ambitieuses proportions, soit que l'ouvrier ait failli à l'œuvre, il n'en est résulté qu'une composition assez bizarre, à laquelle on demanderait plus d'intérêt, si c'est une fiction, plus d'exactitude, si c'est une histoire. Comme écrivain, l'auteur appartient évidemment à cette école qui sacrifie beaucoup à la couleur, et qui, au mot abstrait et métaphysique préfère toujours le mot propre et pittoresque. Il recherche les images avec une dangereuse affectation. La tempête, le calme, les glaces, tout lui est sujet de tableaux.... Ecoutez comme il annonce la tempête : « Gare ! gare ! de cette masse vésiculaire s'échappe, « rapide comme la pensée, la brise carabinée qui « fouette le flot ; celui-ci se réveille, il crie, il

« bondit, il moutonne, il part, il entraîne la corvette
« aventureuse, qui plonge dans l'abîme et s'élève au
« même instant, comme si elle voulait braver la foudre
« dans son domaine..... »

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité.

Pourtant, Messieurs, il serait injuste de ne pas reconnaître que ce travail annonce de la richesse dans l'imagination. Il n'y faudrait que plus de réserve, plus de naturel et parfois plus de goût. Si je voulais imiter la manière de l'auteur, je dirais qu'on voit souvent au milieu de ces cailloux roulants briller des paillettes d'or et des étincelles de diamant. Ainsi, en parlant du calme, la phrase suivante me paraît heureuse : « Un faible soupir d'agonie, après lequel tout
« meurt, dessine un léger dôme sur la surface des
« eaux; le navire, esclave docile, se penche à tribord,
« puis à babord, comme un berceau à la dernière
« impulsion d'une nourrice attentive et tremblante;
« puis l'immobilité pèse de tout son poids sur le pont
« et glace toute espérance dans le cœur. . . »

Puisque l'auteur aime à multiplier les images, j'aurais désiré en trouver plus souvent de cette simplicité gracieuse et vraie.

Les poètes ont aussi payé leur tribut dans cet hommage que l'Académie rend à **Dumont-d'Urville**. Il semble en effet que la poésie pourrait puiser de belles inspirations dans cette vie si aventureuse, si pleine de dangers, qui a vu la nature, tantôt sous la luxuriante et riche végétation des tropiques, tantôt sous les dé

serts glacés du pôle, qui a vu l'homme, là-bas livré aux sauvages instincts de son enfance, ici mûri par le travail incessant de la vieille civilisation. Elle avait pris la mer pour théâtre; et qui donc, une fois au moins, ne s'est senti poète en présence de l'Océan?

Les N^{os}. XI et XIII forment, dans le concours, le contingent de la poésie. Tous deux nous apprennent, et vous ne l'entendrez pas sans intérêt, qu'ils sont l'œuvre de deux de vos compatriotes. L'auteur du N^o. XI nous le dit en ces termes :

- « Mais le docte congrès de ma cité normande
- « D'un poétique éloge a formé la demande ;
- « Il célèbre d'Urville ; — et prompt à cet appel ,
- « J'apporte un grain de sable au ciment de l'autel. »

Ces vers sont faciles et toute la pièce indique une grande habitude de la versification. — On y rencontre souvent des pensées exprimées avec bonheur. Pour dire que d'Urville, en 1830, accompagna le roi déchu :

- « Au parti populaire il vint prêter main forte ,
- « Et, moderne Caron d'une puissance morte ,
- « Il faisait traverser, pour la dernière fois ,
- « L'Achéron de l'exil à ces ombres de rois. »

Le N^o. XIII est intitulé : *Poème dithyrambique* ; et, en effet, il est écrit dans le ton et le rythme de la poésie lyrique. Il est aisé de reconnaître que l'auteur s'est nourri l'esprit de la lecture des classiques anciens, et qu'il s'est dit, comme un de nos poètes modernes :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.
Mais n'est pas peintre qui veut. Et celui que la

muse des anciens n'inspire pas, restera, quoi qu'il fasse, un froid et pâle imitateur. Quand notre auteur s'écrie :

- « Il est parti ! — Flots, soyez-lui fidèles ;
- « Vents propices, soufflez ; portez-le sur vos ailes !!

N'y a-t-il pas, croyez-vous, quelque imprudence à nous faire souvenir ainsi d'Horace s'adressant au vaisseau qui porte Virgile ? — Et ne pourrions-nous pas penser que ce qu'il y avait de mieux à dire de notre infatigable marin, c'est encore Horace qui l'a dit :

*Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat....*

Voilà Dumont-d'Urville tout entier, avec son énergie, sa ténacité, son mépris de la mort. Relisez, vous qui l'avez connu, relisez cette admirable image du navigateur, et dites-moi si quelqu'un a trouvé mieux et plus vrai. Mais Horace n'est pas au nombre des concurrents, et nous devons nous défendre de ces dangereuses comparaisons. Je ne voudrais pas d'ailleurs me faire accuser de sévérité pédantesque, et je me soucie peu de donner à personne ici l'idée de regarder si je ne cache pas une fêrule sous le pan de mon habit. Je me hâte donc d'ajouter, et c'est justice, que plusieurs strophes de l'ode qui m'occupe ont une simplicité qui n'est pas sans grandeur et comme un certain parfum antique. La mort de Dumont-d'Urville et des siens arrache à l'auteur l'exclamation suivante :

- « Seigneur, que tes coups sont terribles !
- « Malheur ! malheur à ceux qui restent insensibles

« A tes cruels enseignements,
 « A ceux qui restent sourds à ta voix formidable,
 « Quand sur notre monde coupable
 « Elle laisse tomber ses avertissements !

 « Tu portes dans ta main le calme et les tempêtes,
 « Tu changes en douleurs les plus joyeuses fêtes ;
 « Tu remplaces le jour par l'horreur de la nuit.
 « Le chêne altier bravait et la foudre et l'orage,
 « Tu souffles. — l'ouragan le brise sur la plage.
 « Qu'importe à ta justice ou la fleur ou le fruit !

En résumé, Messieurs, quel que soit le mérite poétique des deux morceaux dont je viens de vous entretenir, la commission n'a pas pensé qu'ils atteignent le but que l'Académie s'est proposé, en mettant au concours l'Eloge de *Dumont-d'Urville*.

Je reviens à la prose, et j'y reviens avec d'autant plus de plaisir que j'arrive aux vaillants et aux forts, à ceux qu'on ne peut vaincre sans combat et sans gloire. Les Nos. II, IX et XIV méritent d'être remarqués pour l'exactitude des faits et la vérité des appréciations. Vous le comprendrez sans peine lorsque vous saurez que les auteurs des Nos. II et IX ont été les amis, les compagnons de voyage de *Dumont-d'Urville*. Mais je ne mentionne ici le No. IX que pour mémoire, car il a dû être mis hors de concours par une fin de non-recevoir. L'auteur, qui est capitaine de vaisseau et major-général de la marine au port de Toulon, a écrit son nom à découvert en tête de son œuvre, qui de plus a été publiée dans les *Annales maritimes* du mois d'octobre dernier. C'était un double motif pour qu'il ne pût plus être admis à concourir.

Le No. XIV est écrit avec une simplicité correcte, sauf quelques négligences. Il pourrait être plus complet sur certains points, moins long sur d'autres. Ainsi, l'auteur consacre à peine une ligne au premier voyage de *Dumont d'Urville*, à celui qu'il fit en qualité d'enseigne sur la gabarre *la Chevrette*, dans l'Archipel grec et la Mer-Noire. C'est pourtant à ce voyage que *Dumont-d'Urville* dut le commencement de sa célébrité. C'est là, dans ses premiers pas à travers la vie, quand il est encore dans toute l'ardeur de sa soif de connaître, quand ses illusions et ses espérances n'ont rien perdu de leur verdure, quand il est jeune, ambitieux, et qu'il a sa fortune à faire, c'est alors qu'il est curieux de le suivre et de l'étudier. A mon avis, Messieurs, nulle autre époque de la carrière de *Dumont-d'Urville* n'offre à son biographe un plus véritable intérêt. Il faut le voir, parcourant d'un pas infatigable cette terre classique des héros, cet inépuisable champ des vieux souvenirs, Strabon d'une main et Tournefort de l'autre, interrogeant à la fois et la nature morte et la nature vivante, faisant de l'histoire avec les ruines, de la science avec les fleurs et de l'étude avec toutes choses. Quiconque eût pu le suivre, en voyant à l'œuvre cette intelligence soutenue d'une froide persévérance, eût aisément prédit que, quelle que fût la route dans laquelle allait s'engager cette nature énergique, elle y marcherait droit et loin. N'avais-je pas raison de regretter que le No. XIV eût passé si légèrement sur le jeune enseigne de vaisseau, qui devait être un jour contre-amiral ? — Ne s'arrête-t-on pas, plein de curiosité et d'émotion, au bord du ruisseau qui va devenir un grand fleuve ?

On peut relever aussi, dans ce travail, quelques erreurs de fait. L'auteur, après avoir ramené d'Urville de sa dernière pointe au pôle sud, l'accompagne aux îles Aukland, à la Nouvelle-Zélande, et de là, le fait revenir en France par l'ouest, en doublant le cap Horn et à travers l'Océan Atlantique, tandis qu'au contraire, il prenait sa route vers le nord, en se dirigeant sur la Louisiade et la Nouvelle-Guinée, s'engageait dans le redoutable détroit de Torrès, gagnait les îles de la Sonde et la Mer des Indes, doublait le cap de Bonne-Espérance, touchait à l'île Ste.-Hélène, quelques jours avant qu'on la dépouillât du poétique tombeau qui faisait de ce rocher comme un phare glorieux au milieu de l'immensité de l'Océan, et enfin jetait l'ancre le 9 novembre dans le port de Toulon.

Le N^o. II est celui peut-être qu'on lirait avec le plus de curiosité et de fruit. Voici son début : « Nous avons été l'ami de d'Urville, souvent le confident intime de ses pensées et de ses projets. Nous avons vécu de cette vie de contact où les hommes apprennent à se connaître jusqu'au fond de l'âme ; — nous avons navigué avec lui, parcouru avec lui les contrées les plus sauvages, partagé avec lui des courses aventureuses pour conquérir quelques matériaux d'histoire naturelle ; — nous connaissons tous ses écrits, toutes ses publications ; — nous avons eu en nos mains les manuscrits de quelques compositions inédites ; — nous tracerons donc la vie de ce marin, avec une appréciation qui ne sera ni aveugle ni injuste. La sainte vérité guidera notre plume, et si parfois quelques ombres viennent se mêler à notre

« coloris, c'est que d'Urville tenait de l'espèce humaine, c'est que ses défauts étaient les reliefs de ses qualités, et que taire les uns ou les autres, « serait tracer un portrait de fantaisie et nullement d'après nature .. » Ce passage a le mérite de faire connaître d'une manière exacte le travail de l'auteur, et résume assez fidèlement et ses qualités et ses défauts. Comme il l'annonce, il est toujours vrai, parfois sévère ; — comme vous l'avez pu voir, son style ne manque pas d'énergie, mais on y pourrait désirer plus de clarté et de correction. Si quelques teintes trop crues, trop dures, avaient été adoucies, si plusieurs pièces authentiques qui alanguissent le récit et l'allongent outre mesure, avaient été retranchées ou rejetées en note, si enfin le style était plus pur, cette œuvre serait digne d'être remarquée entre toutes. On voit, on sent, en lisant, que Dumont-d'Urville a posé, et que le peintre a su saisir les traits si caractérisés de cette mâle figure. Et pour qu'on la comprenne mieux, il nous laisse entrevoir l'esquisse de la figure non moins caractérisée de la mère de son modèle. Il paraît que M^{me}. Dumont-d'Urville était une de ces femmes fortes, qu'on dirait taillées dans un bloc de granit, étrangère à toutes les faiblesses de son sexe, et qui, lorsque beaucoup d'hommes se cachaient pour essayer de vivre, venait ici disputer et arracher son mari à la terrible justice du Tribunal révolutionnaire. On conçoit qu'il pouvait y avoir, jusque dans les tendresses maternelles d'une pareille femme, quelque chose de sévère, de rude, dont le caractère de son fils, qui avait perdu son père de bonne heure, dut

conserver l'empreinte. Avec l'enfance commencèrent pour lui ces habitudes de froide réserve, de silence, de solitude, qui devaient plus tard le faire accuser de fierté et d'humeur difficile. A l'époque où il fut reçu aspirant, en 1807, les états-majors de la marine, disséminés par la révolution, s'étaient quelquefois ouverts, sous l'influence de nécessités impérieuses, à des sujets peu distingués. Tout ce qui se sentait de la capacité, de l'avenir, se jetait vers l'armée de terre; c'était sur le continent que le grand homme de l'époque vidait son duel avec l'Europe. Faut-il s'étonner que le jeune d'Urville se soit trouvé déplacé au milieu d'un monde qui lui ressemblait si peu? — Faut-il s'étonner que lui, tout plein de l'éducation sérieuse et puritaine qu'il avait reçue de sa mère, lui, qui parlait plusieurs langues et savait tout Homère par cœur, lui, qui passait ses journées dans l'étude, faut-il donc s'étonner qu'il se soit pris de quelque dédain pour des camarades qui raillaient, sans les comprendre, ses goûts laborieux, et dont la plupart dépensaient leur vie dans de folles dissipations?

C'est à cette époque et comme pour chercher dans les richesses de la nature une société qu'il ne trouvait pas parmi les hommes, que d'Urville prit le goût de la botanique et de l'entomologie. — L'auteur du N^o. II parle des travaux du jeune naturaliste pendant sa campagne sur *la Chevette*, en homme qui a le droit, éclairé par sa propre science, de juger la science d'autrui, et qui la juge avec l'équité du vrai mérite. D'Urville aimait à rappeler cette époque de sa vie, où ses premières productions furent accueillies avec

empressement, où les savants le recherchaient, lui tendaient la main, le remerciaient de ses découvertes en donnant son nom à des plantes nouvelles, à des insectes ignorés jusqu'à lui. Il faut que Dumont-d'Urville eût éprouvé de bien amères déceptions, s'il en était venu à penser des hommes, ainsi que le dit l'auteur du N^o. II. Ecoutez-le. Ce n'est pas sans quelque regret que je cite ce passage; mais il peut servir à expliquer la décision de la commission, et d'ailleurs je suis de ceux qui croient que la meilleure manière de détruire une injustice, c'est de lui infliger l'éclat du grand jour. Le biographe parle des méprises auxquelles donnait lieu parfois la mise négligée du capitaine d'Urville, et il poursuit: « — Que de fois les « fonctionnaires étrangers furent étonnés de l'abord « de cet homme au front haut, aux lèvres minces et « contractées, au menton épais et lourd, dont la « parole était brève et hardie, bien que légèrement « embarrassée, et dont le langage joignait d'ordinaire « à l'expression décidée une empreinte de causticité. « Ces qualités ou ces défauts revêtaient surtout une « apparence plus prononcée dans les réceptions d'ap- « parat, par le sans-gêne du capitaine qui méprisait « souverainement les petits égards, les appréciations « réservées et méticuleuses de certains tempéraments, « et qui marchait avec assurance vers son but, sans « crainte de froisser les susceptibilités ombrageuses « et les délicatesses de salon..... — Le fond du carac- « tère de M. d'Urville était un mépris profond pour « l'espèce humaine. Il se plaçait comme un être à part « au milieu des autres hommes, et avait pour maxime

« qu'il fallait se servir des uns et briser les autres ;
 « que l'amitié n'était que duperie, et qu'il fallait arri-
 « ver ici-bas aux honneurs et à la fortune en poussant
 « devant soi ceux qui faisaient obstacle au but que
 « l'on voulait atteindre. Il aimait à tenir, jour par
 « jour, un journal des travers, des ridicules de ceux
 « avec lesquels il vivait. Personne n'était exempt de
 « figurer sur son livre secret. Il épanchait sa bile sur
 « tous avec une verve et une crudité d'expressions
 « désespérantes, et ses meilleurs amis ne sont pas ceux
 « qu'il a le moins rudement fustigés... Une rancune
 « ne sortait jamais de l'âme de M. d'Urville, une fois
 « qu'elle y était entrée, et le temps, loin de l'affaiblir,
 « ne faisait que lui donner de la force.... » Vous ne
 vous attendiez guère, Messieurs, à trouver pareil
 portrait dans l'éloge de Dumont-d'Urville. Encore s'il
 était vrai... — Mais je crois que cette fois l'auteur,
 s'arrêtant aux surfaces, s'est montré injuste, non pas
 qu'il soit aveuglé ou poussé par aucune passion mau-
 vaise, car de nombreux passages de son écrit témoi-
 gnent au besoin de sa sincère admiration, de son
 profond respect pour Dumont-d'Urville. Mais qui sait
 s'il n'a pas vu le caractère de son héros à travers le
 prisme de ses propres idées ? — Je ne connais pas
 l'auteur du N^o. II, mais si j'en juge par quelques
 pensées jetées çà et là dans le cours de son travail,
 je le soupçonne de n'être pas animé d'une grande
 bienveillance pour l'espèce humaine, de n'avoir pas
 une vive confiance dans la justice des hommes. Quand
 on se met sur les yeux un verre de couleur, on voit la
 nature couverte d'une teinte uniforme qui n'est pas

la sienne. Messieurs, nous avons tous notre verre de
 couleur devant les yeux, et nous ne savons voir les
 choses et les hommes que sous les reflets trompeurs
 qu'ils en reçoivent. Que Dumont-d'Urville fût devenu
 misanthrope, qu'il se montrât parfois chagrin et
 difficile, je le crois ; — qu'il fût ambitieux, je le com-
 prends ; — mais qu'il tint pour maxime qu'il fallait,
 pour parvenir, ou se servir des hommes ou les briser,
 je ne le crois pas ; — et je ne veux, pour me con-
 vaincre, que le zèle ardent et désintéressé que mit
 toujours d'Urville à faire rendre justice à ses collabo-
 rateurs, à ses compagnons de navigation. Que l'amitié
 ne fût pour lui qu'une duperie, quand on ne s'en fait
 pas un marche-pied pour s'élever, je ne le crois pas.
 Le cœur impie qui nierait l'amitié, serait, par une
 juste expiation, condamné à n'avoir jamais d'amis,
 et Dumont-d'Urville en avait ; je n'en voudrais pour
 exemple que la touchante et fidèle confraternité du
 capitaine Jacquinot, qui, le trouvant en 1819 sur la
 gabarre *la Chevette*, l'a depuis suivi dans tous ses
 voyages, sous l'équateur et sous le pôle, et ne l'a
 quitté que sur les bords de la fosse ouverte pour le
 recevoir.

J'arrive, Messieurs, au N^o. XII, sur lequel je dois
 arrêter votre attention, bien que ce que j'ai dit des
 autres ait beaucoup abrégé ma tâche.

Le N^o. XII est celui qui présente le plus d'harmonie
 dans son ensemble. Je ne sais si l'auteur a jamais
 connu Dumont-d'Urville ; mais il a dû l'étudier avec
 une fervente sollicitude, avec une sorte d'amour. Il
 dit tout sans être long. Sa narration est claire,

attachante, pleine de sensibilité. Il y a dans la manière de l'auteur quelque chose de contenu, d'égal, de réservé. C'est de la simplicité et du bon goût tout à la fois. Sans doute on y pourrait désirer plus d'énergie, plus de chaleur; mais qui sait si l'œuvre n'y perdrait pas un peu de cette grâce facile, qui en fait le charme et le principal mérite? Il est vrai qu'en revanche le portrait de Dumont-d'Urville y gagnerait peut-être en ressemblance. Je reprochais tout-à-l'heure à l'un de ses biographes, d'avoir trop fait ressortir les aspérités blessantes de ce caractère indomptable; je reprocherais volontiers à celui-ci de les avoir trop adoucies, d'en avoir trop atténué les ombres vigoureuses, au risque de nuire ainsi aux parties qu'il veut mettre en lumière. Il faut laisser à cette figure son individualité, ses angles, ses vives arêtes; car c'est à tout cela qu'elle doit d'avoir pris place parmi celles qui resteront dans la mémoire des hommes.

Comme tous ses concurrents, l'auteur du N^o. XII suit Dumont-d'Urville depuis le berceau jusqu'au fatal wagon qui devait être son tombeau. Je pourrais m'arrêter à relever quelques erreurs échappées à l'auteur; il fait d'Urville lieutenant de vaisseau en 1816, tandis qu'il ne parvint à ce grade qu'en 1821, à la suite de son voyage en qualité d'enseigne sur la gabarre la *Chevette*. Mais j'avoue que ces légers défauts, si faciles à faire disparaître, ne m'inquiètent guère, et j'aime mieux tout d'abord suivre l'auteur dans son récit.

Il constate, peut-être avec plus de complaisance que de vérité, les goûts; les penchants qui, dès l'enfance

de Dumont-d'Urville, durent révéler sa vocation. Je ne crois guère à ces signes précurseurs qu'on ne manque jamais d'attacher aux premiers pas de tous les hommes qui s'élèvent, et j'ai toujours pensé, que pour la plupart, le hasard est au moins pour moitié dans le choix de leurs carrières. D'Urville subit un examen pour entrer à l'école Polytechnique; — il n'y a pas de place pour lui et il devient aspirant de marine. Qu'eût-il fait s'il eût été reçu? — Je ne sais; mais j'affirme qu'il eût été partout un homme remarqué, parce qu'il eût apporté partout son intelligence et son énergie. Il croise dans l'Océan, dans la Méditerranée. Son vaisseau ramène en France Louis-Philippe d'Orléans; étrange destinée qui le fait assister au retour d'un roi futur, comme il devait plus tard assister au départ d'un roi détrôné! Bientôt l'horizon s'agrandit devant lui; c'est la Grèce et l'Asie-Mineure. Il en revient, en offrant aux savants ses riches collections d'histoire naturelle, et aux artistes la *Vénus de Milo*. — Son nom sort de l'obscurité. — Mais la Méditerranée, le Pont-Euxin ne suffisent plus pour satisfaire son ardeur pour les voyages. Il lui faut l'Océan. Il s'associe avec le lieutenant Duperrey, second de Freycinet dans l'expédition de la frégate *l'Uranie*. Le mémoire que ces jeunes officiers présentèrent à cette occasion au ministre de la marine, est un modèle de clarté et de désintéressement. Le 11 août 1822, ils mettent à la voile à bord de la corvette la *Coquille*. — Quatre mois après, ils étaient aux îles Malouines, ils doublaient le cap Horn, exploraient les côtes si riches du Chili et du Pérou, et enfin, au mois de

mars 1823, ils se lançaient, à travers l'Océan Pacifique, sur la route ouverte par Bougainville soixante ans auparavant. Plus de deux années furent employées à sillonner les divers archipels de l'Océanie, et c'est de cette époque que datent l'intérêt et la curiosité de **Dumont-d'Urville** pour ce monde si différent du nôtre, pour ces peuplades sauvages chez lesquelles il avait quelquefois rencontré un courage indomptable uni à une sorte de générosité chevaleresque.

A peine est-il de retour au port qu'il rêve un nouveau voyage. L'auteur du N^o. XII ne fait peut-être pas assez sentir quelle cause poussait ainsi **d'Urville**, à peine arrivé, à remettre à la voile pour explorer les mêmes mers. Pourquoi ne pas le dire? — Le voyage de la *Coquille* n'avait pas réalisé ses espérances; les opérations hydrographiques avaient été, suivant lui, trop sacrifiées aux autres sciences; — on avait navigué trop loin des terres, et la géographie avait peu gagné à cette expédition. Au mois d'avril 1826, il repart; il est capitaine de frégate, il commande l'expédition, et la *Coquille* s'appelle désormais l'*Astrolabe*, en mémoire de La Pérouse, dont il va rechercher les traces. Avant la fin de l'année, l'*Astrolabe* rangeait la côte méridionale de l'Australie; et mouillait au Port-Jakson. C'est en quittant ce port que commencent les grandes opérations de la campagne. L'expédition explore successivement la Nouvelle-Zélande, les îles Tonga, l'archipel Viti, les Nouvelles-Hébrides, les côtes de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée; — elle traverse la mer des Moluques, et enfin, après une année de travaux

incessants et d'immenses périls, elle suit de nouveau la côte orientale de l'Australie, et vient mouiller à Hobart-Town, cette ville anglaise qui donne à la terre découverte, il y a 200 ans, par Tasman la physionomie de la civilisation et du luxe européens.

Au moment où l'*Astrolabe* jette l'ancre dans ce port de la Tasmanie, elle a parcouru, tant sous les ordres de Duperrey que sous ceux de **d'Urville**, environ 40,000 lieues. L'auteur du N^o. XII s'est fait le compagnon de ses courses aventureuses; il constate, avec une scrupuleuse exactitude, ses travaux hydrographiques, ses découvertes; — il dit les incidents, les vicissitudes du voyage; — il nous montre l'infatigable **d'Urville**, animant tout de son activité, prenant part à tous les travaux, faisant face à tous les dangers. « C'est qu'il avait une âme d'une forte trempe, » dit-il quelque part, et qu'il réunissait des qualités « qui semblent incompatibles : un coup-d'œil prompt » et une habileté consommée, de la hardiesse et du « sang froid, la prudence qui raisonne le danger, et « l'intrépidité qui le brave. »

Cependant **Dumont-d'Urville** n'avait pas encore accompli la plus sainte promesse de sa mission. Vainement il avait interrogé sur son passage et les hommes, et les écueils, et la mer; — il n'avait rien découvert de l'infortuné La Pérouse. A Hobart-Town, il apprend que le capitaine Dillon a donné des renseignements précieux. Des armes françaises, des médailles, une croix de St.-Louis ont été vues entre les mains des naturels de l'île de Vanikoro. Ce sont, à n'en pas douter, des vestiges de l'illustre voyageur.

D'Urville sent renaitre son espoir ; il relève l'ancre et se dirige sur Vanikoro. Je laisserai l'auteur du N^o. XII raconter lui-même cet intéressant épisode de la campagne :

« Dès le 14 février, l'*Astrolabe* parut sur la côte orientale de Vanikoro, île montagneuse, qu'entoure une énorme chaîne de brisants, et après six jours de recherches, elle ne put trouver qu'un passage étroit et tortueux qui la conduisit, à travers mille périls, dans la baie de Tévaï.

« Dumont-d'Urville et ses compagnons abordèrent, avec un religieux recueillement, cette terre inhospitalière. Les informations qu'ils arrachèrent à la défiance des naturels, les objets qu'ils reconnurent entre leurs mains, achevèrent de dissiper ce qui pouvait rester encore d'incertitudes. Mais sur quels points de de la côte s'étaient brisés les vaisseaux de La Pérouse? — Pendant quelque temps les sauvages habitants de Vanikoro refusèrent de répondre à cette question. Un d'eux, séduit à la vue d'un morceau d'étoffe rouge, conduisit Jacquinet et Lottin au lieu même du naufrage.

« Vis-à-vis la côte occidentale de l'île, et sur la partie du récif sur laquelle est bâti le village de Payou, les officiers français aperçurent, disséminés dans la mer, à une profondeur de 12 à 15 pieds, des canons, des ancres, des boulets, et un nombre considérable de masses de plomb. Plus de doute possible; ils avaient sous les yeux la triste vérité. C'était là que, quarante ans auparavant, avait péri, avec l'escadre qu'elle commandait, une des

« gloires de la marine française. . . . Deux jours furent employés à recueillir les précieux restes, et à les transporter sur la corvette. Dumont-d'Urville avait achevé sa mission. Cependant il ne voulut pas quitter Vanikoro sans y ériger un monument à la mémoire des malheureux français qui y avaient trouvé la mort. Tandis que les hommes de l'équipage étaient occupés à ce pieux devoir, la fièvre se déclare parmi eux, sous l'influence de pluies perpétuelles et d'une atmosphère embrasée. Le cénotaphe construit sur le récif, au milieu d'une touffe de mangliers, se trouve néanmoins terminé; et, le 14 mars, l'inauguration en fut consacrée par trois décharges de mousqueterie et une salve de vingt-un coups de canon: touchante cérémonie, où les souvenirs de la patrie absente se confondaient dans le cœur des assistans, avec les regrets excités par le sort de leurs frères! . . . »
 Tout ce morceau est simple et bien senti. Il donne une idée assez juste de la manière de l'auteur.

D'Urville s'éloigne de ces parages meurtriers. Il traverse l'immense archipel des Carolines, et va relâcher à Guam, dans les Mariannes. Après quelques jours de repos, il remet à la voile, et après avoir sillonné en divers sens la mer des Moluques, il double pour la troisième fois le cap des Tempêtes, et après une absence de trente-cinq mois, il entre dans le port de Marseille. — « Le voyage de l'*Astrolabe*, dit le N^o. XII, fut une lutte presque continuelle avec des obstacles et des périls de toute espèce. Et pourtant jamais les travaux ne furent interrompus.

« A la Nouvelle-Zélande, à Tonga-Tabou, à Vanikoro, « au milieu des tempêtes, sous des ciels dévorants, « au sein des peuplades féroces, les recherches des « naturalistes, les études de mœurs, les observations « de géographie et de navigation se continuèrent « avec autant de calme et d'activité que dans les « circonstances les plus propices. »

D'Urville n'avait pas seulement ce zèle enthousiaste qui n'a qu'un temps. Il avait la persévérance, cette qualité sans laquelle on ne fait rien de grand, rien de durable. Il mit à publier son voyage la même activité qu'il avait apportée dans les opérations de la campagne. En moins de six années, il l'avait livré tout entier à la curiosité du monde savant.

C'est à cette époque qu'il fit connaître sa fameuse nomenclature des îles du Grand-Océan, fondée sur la diversité des races qui les habitent. Je n'hésite pas à dire que ce remarquable travail est un de plus beaux titres de gloire de Dumont-d'Urville, parce qu'il prouve avec quelle intelligence supérieure il observait et les choses et les hommes. Chacun sait voir les détails; mais il n'y a qu'un esprit élevé qui puisse, comme le fait d'Urville, embrasser et comprendre l'ensemble. L'auteur du N^o. XII ne manque pas de signaler cette œuvre du savant voyageur. Mais peut-être en pouvait-il mieux faire ressortir la valeur et tout ce qu'elle suppose d'études et de solides connaissances.

D'Urville passe six années à Paris. Son biographe ne nous dit rien de cette époque de sa vie. Elle n'offre en effet rien de saillant à raconter; et pourtant,

ne donnerait-elle pas matière à des observations capables de piquer la curiosité de quiconque veut pénétrer les secrets de cette existence?—J'imagine que ce fut surtout à cette époque que d'Urville éprouva les déceptions blessantes qui développèrent chez lui cette humeur chagrine, que l'auteur du N^o. II a si sévèrement mise en saillie. Un peu trop impatient d'obtenir à l'Institut la place à laquelle il ne pouvait manquer d'arriver, il s'était présenté pour remplacer M. de Rossel, et l'insuccès de sa candidature le rendit parfois injuste envers l'illustre concurrent (1) qui lui fut préféré. Il avait aussi compté que la relation et les fruits de son voyage seraient accueillis avec comme d'empressement. Son nom grandissait; mais, comme toujours, avec sa gloire grandissait aussi l'envie. Ne savait-il pas que tout homme qui s'élève doit se résigner à avoir ses ennemis et ses détracteurs? — Il n'est pas donné à tout le monde, même aux plus forts, de savoir attendre: c'est le courage le plus rare; et d'Urville lui-même, l'intrépide navigateur, n'eut pas celui d'attendre avec patience la réputation que lui promettaient ses travaux. C'est pour la violenter qu'il consentit à mettre son nom en tête de l'ouvrage intitulé: *Voyage pittoresque autour du monde*, qui eut un grand succès, mais que la science lui a souvent reproché. Enfin, comme il le dit dans l'introduction de son *Voyage au pôle Sud*, la révolution de juillet avait réveillé chez lui des opinions ardentes qui, manifestées avec un éclat, qu'il qualifie lui-même

(1) L'amiral Roussin.

d'imprudent, durent lui aliéner les hommes du pouvoir... Eh! qui sait? peut-être des rêves d'ambition déçus.... Quoi qu'il en soit, ce fut l'âme aigrie par tous ces mécomptes, qu'en 1835, il se rendit à Toulon pour y remplir, dit-il, les obscures fonctions auxquelles est assujéti un capitaine de vaisseau dans le port. Un malheur de famille l'y attendoit; et l'un de ses biographes nous apprend que, comme Young, d'Urville voulut ensevelir lui-même la fille que le choléra venait de lui enlever; tant ce cœur, en apparence si dur, était accessible à l'exaltation des tendres sentiments de famille! Il vivait dans une modeste retraite qu'il appelait sa *Juliade*; et ce dut être pour échapper à cette solitude inactive, pleine de découragements, autant que pour compléter ses études d'ethnographie et de philologie sur les peuples océaniens, qu'il conçut la pensée de son troisième voyage. Il prépara son plan, et le Roi, auquel il fut soumis, voulut que l'expédition fit une reconnaissance dans les mers australes, pour vérifier l'exactitude des récits de Weddell, qui prétendait avoir navigué sur des mers libres jusque par-delà le 74^e. parallèle. D'Urville hésita en présence de la carrière nouvelle qu'on ouvrait devant lui. Mais il n'était pas homme à reculer devant la pensée d'un danger; il se souvint de ces paroles de Napoléon, que *les hommes savent gré qu'on les étonne*; — et il prépara son départ. C'est au milieu de ses préparatifs qu'il fut troublé par des critiques au moins sévères, si elles n'étaient injustes, et auxquelles il dut être d'autant plus sensible qu'elles partaient de plus haut. Il eut le tort d'y répondre avec

une aigreur qui ne peut s'expliquer que par l'irritation malade à laquelle l'avaient amené les injustices dont il se croyait victime, les ennuis, les chagrins dont sa vie avait été semée. Ne savons-nous pas l'influence que peut exercer, même sur les plus belles intelligences, cette misanthropie solitaire qui finit, si l'on s'abandonne à ses inspirations, par nous montrer un ennemi dans chacun de nos semblables?

L'*Astrolabe* partit pour la troisième fois, le 7 septembre, ayant pour conserve la *Zélée*, commandée par le fidèle Jacquinet.

Je laisse l'auteur du N^o. XII suivre les deux corvettes dans ce périlleux voyage. Qui ne connaît leurs incroyables luttes au milieu des glaces du pôle? — Qui n'a tremblé d'angoisses et d'effroi en les voyant enfermées pendant cinq jours dans ces effrayantes murailles, sous le givre et la neige, dans une brume impénétrable, perdues dans les déserts inhabités de cette nature désolée, obligées enfin de s'ouvrir de vive force un passage pour sortir de leur prison de glaces, au risque de se briser mille fois? — Il faut lire dans la relation de Dumont-d'Urville la description des terribles merveilles que présentent ces régions du globe. Son style, ordinairement aride et froid, s'élève jusqu'à la véritable éloquence: : Sévère et « grandiose au-delà de toute expression, dit-il, tout « en élevant l'imagination, ce spectacle remplit les « cœurs d'un sentiment d'épouvante involontaire; « nulle part l'homme n'éprouve plus vivement le « sentiment de son impuissance... — C'est un monde « nouveau, mais un monde inerte, lugubre et

« silencieux, où tout le menace de l'anéantissement
 « de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester
 « abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle con-
 « solation, nulle étincelle d'espérance ne pourraient
 « adoucir ses derniers moments. Il faudrait graver
 « là l'inscription que le Dante place sur la porte de
 « l'enfer :

« *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate...* »

Quelle plume ne serait fière d'avoir écrit ces lignes ?

Après trente-huit mois de navigation, l'*Astrolabe* et la *Zélée* étaient de retour dans la rade de Toulon.

« D'Urville devait être satisfait, s'écrie l'auteur
 « du N^o. XII ; il voyait accompli le désir qu'il avait
 « exprimé bien des fois, d'exécuter, comme Cook,
 « trois voyages autour du monde ; il venait de mettre
 « le sceau à sa réputation ; son nom prenait place
 « parmi ceux des plus grands navigateurs qu'ait
 « produits la France, en même temps que les natu-
 « ralistes et les ethnographes le réclamaient comme
 « une de leurs principales célébrités..

« Mais combien il avait payé cher ces avantages,
 « continue le biographe, et que d'amertumes se
 « mêlaient à ses jouissances !.. La mort avait encore
 « visité son toit : il ne trouva plus un fils qu'en
 « partant il avait laissé au berceau. C'était le troi-
 « sième enfant qu'il perdait : il semblait que chacune
 « de ses expéditions dût avoir son deuil, comme
 « chacune avait eu sa gloire... »

Nous approchons du jour où le pays à son tour prendrait le deuil de cette gloire si chèrement payée. D'Urville ne devait pas avoir le temps de publier la relation de son troisième voyage. Les dernières pages du N^o. XII sont consacrées à dire les circonstances de cette mort fatale et prématurée que vous savez tous. Je pourrais multiplier les citations. Vous verriez que si cette composition ne s'élève pas à ces hauteurs transcendantes qui étonnent le lecteur, au moins elle se maintient toujours à une hauteur moyenne qui contente l'esprit. Je n'ai plus qu'un mot à dire du style. Sauf quelques négligences échappées à l'inattention, il est pur et correct ; mais il a le défaut de ces qualités, il est froid. Si j'osais, je dirais qu'il est trop uniformément correct, trop égal, trop paisible ; — il faudrait, pour écrire la vie de Dumont-d'Urville, plus de force, plus de couleur, quelque chose de plus heurté, qui rappelât plutôt l'inégalité grandiose de l'Océan que la constante placidité d'un lac.

Les N^{os}. III et V sont, après le N^o. XII, ceux qui ont paru à la commission le plus dignes des suffrages de l'Académie, et ils sortent assez de ligne pour qu'il soit juste de les distinguer. Le N^o. III est écrit avec une facilité qui ne manque pas d'élégance. Il est d'une plume exercée, qui connaît les ressources et les finesses de la langue. On regrette d'y trouver parfois certaines recherches de style qui vont jusqu'à l'affectation. On dirait que l'auteur craint d'être trop simple, trop naturel, de trop parler la langue de tout le monde ; il veut être noble, il devient vulgaire. Je ne sais pas s'il a jamais été de bon goût de dire, pour

désigner les Anglais, *les fils d'Albion*; mais j'affirme que cela ne se dit plus sérieusement. Il y a des mots qui ne sont plus de mise, parce qu'ils ont vieilli, comme certaines modes. Que diriez-vous de l'homme qui se présenterait aujourd'hui avec le costume du temps du Directoire? — Il est vrai, et je me hâte de l'ajouter, que le fond fait aisément oublier ces taches de la forme. Il y a de l'ensemble dans le plan, de la rapidité et de la concision dans le récit, et de l'intérêt habilement jeté dans tout le cours de l'ouvrage.

Le N^o. V est, sous le rapport des faits et des détails, le plus complet parmi tous les concurrents, et c'est ce mérite que la commission a voulu récompenser en lui. Mais de ce mérite devait aussi naître son défaut : il est trop long. L'auteur sait tout, et il a raison; mais il a peut-être le tort de vouloir tout dire. Il arrive à fatiguer la curiosité plus qu'à la satisfaire. Ce travail est excellent comme biographie; il est froid, lent, inanimé pour un éloge. Il est semé de réflexions générales, de rapprochements historiques, qui sont habilement rattachés au sujet, et qui dénotent un esprit étendu et cultivé. Le style est châtié; mais il est quelquefois chargé d'expressions techniques, qui lui donnent un certain air d'étrangeté. L'auteur s'est cru sans doute obligé, en faisant l'histoire d'un marin, de prouver qu'il saurait au besoin parler la langue maritime. Je ne lui ferais pas un reproche de cette innocente tentation, si, pour les profanes, comme moi, qui n'ont vu la mer que du rivage, elle ne jetait quelque obscurité dans

la phrase. Je voudrais, Messieurs, citer quelques fragments de ces Eloges, comme je l'ai fait pour les autres; mais je crains d'être long; et d'ailleurs, si chaque détail s'y marie heureusement avec l'ensemble, aucun d'eux pourtant ne m'a paru assez saillant pour pouvoir en être détaché sans rien perdre de son prix.

Il ne me reste plus qu'à vous entretenir du N^o. VII. Celui-là ne se fait pas remarquer, comme les deux précédents, par le récit circonstancié des grandes expéditions qui ont rempli la vie de *Dumont-d'Urville*; mais il aime les petits détails, les choses de la vie intime, et il met à les reproduire autant de finesse que de naïveté. Quelques lignes lui suffisent pour faire un voyage autour du monde; il emploiera toute une page pour vous dire une conversation, un trait du caractère, une pensée qui aura passé dans l'esprit, une rumeur qui aura circulé dans l'air. Si l'auteur du N^o. VII était peintre, je présume que son pinceau aurait préféré le tableau de genre au tableau d'histoire. Il écrit comme il aurait peint, c'est-à-dire que son travail est délicat, fini, je dirais volontiers pittoresque comme un gracieux tableau de Biard ou de Decamps. Il ne se piquera pas toujours d'être vrai; il veut avant tout intéresser. Et qui pourrait lui en faire un reproche, s'il réussit? — Je citerai son début qui fera mieux comprendre l'opinion que j'é mets. L'auteur parle des incertitudes cruelles qui suivirent les premiers temps où l'on perdit la trace de La Pérouse : « Il y avait alors en France, dit-il, « quelqu'un qui n'avait pu se résigner à croire que

« La Pérouse fût entièrement perdu pour elle ; il conservait encore l'espérance de le revoir ; il prononçait son nom presque chaque jour ; il prêtait l'oreille au moindre bruit qui venait des mers lointaines, et son anxiété se peint, comme son espérance, dans la formule de l'incessante question qu'il adressait au Ministre de la marine : « Avez-vous enfin quelque nouvelle de M. de La Pérouse... ? » — Le Ministre se taisait, car il ne pouvait consoler l'ami fidèle du naufragé de Vanikoro. Cet ami, si constant dans ses touchantes illusions, c'était Louis XVI, c'était le monarque dont le nom réveille aussi le souvenir d'un vaste naufrage..... » — N'y a-t-il pas, dites-moi, quelque chose de touchant à nous montrer ainsi ce malheureux roi, tournant les yeux avec tant de sollicitude vers les mers d'où étaient venues les dernières nouvelles du navigateur, tandis que déjà, sur sa tête et sous ses pieds, lui-même pouvait entendre gronder l'orage qui allait engloutir et le trône et le roi dans une tempête mille fois plus affreuse que celle où disparut La Pérouse ?... — Je ne sais si ce début est logique, opportun, si c'était bien là sa place ; mais il m'intéresse, il m'émeut, il me fait rêver, et je ne songe plus à lui demander à quel propos il se trouve là. D'ailleurs, tout cela est écrit avec autant de pureté que d'abandon, et se lit avec tant d'entraînement qu'à peine a-t-on le temps d'y relever quelques incorrections qui s'y rencontrent. L'un de nos collègues de la commission disait, que ce travail était le plus académique, et je crois que ce mot résume fidèlement le jugement qu'il en faut porter.

Vous le voyez, Messieurs, ce concours a de quoi satisfaire l'Académie, autant par le mérite des œuvres produites que par le nombre des concurrents. C'est un juste hommage rendu à la mémoire de votre illustre compatriote ; c'est aussi un bel et salubre exemple que vous aurez donné à tous ceux qui suivent vos travaux. Quand on entend répéter que toutes les vertus désintéressées s'en vont du cœur de l'homme, que notre époque n'a de récompenses que pour les ambitions vulgaires et égoïstes, quand tout excite les calculs matériels, il est bon d'honorer avec éclat l'homme dont la vie tout entière fut dévouée à la science, à la gloire, au progrès de l'humanité, l'homme qui fut grand par lui-même bien plus que par la fortune. Le succès peut bien appartenir un jour à l'intrigue ; mais l'admiration, l'estime publique, la renommée qui dure, ne vont guère qu'à la noblesse du cœur, et au courage qui a su s'élever jusqu'à la hauteur de la vertu. — Ces idées, quoi qu'on puisse dire, ont encore de profondes racines dans le pays, et, s'il le fallait, j'en trouverais une preuve nouvelle dans l'empressement avec lequel, répondant à votre appel, tant d'écrivains sont venus glorifier le nom de Dumont-d'Urville.

La commission vous propose d'accorder la médaille d'or à l'auteur du N^o. XII ; — une première mention honorable aux auteurs des N^{os}. III et V *ex æquo* ; — enfin une seconde mention honorable à l'auteur du N^o. VII.

Après la lecture du Rapport de M. Massot, M. le Président s'est levé et a dit :

MESSIEURS,

L'Académie ayant adopté les conclusions du Rapport que vous venez d'entendre, et l'ouverture des bulletins ayant fait connaître que M. Roberge, de Caen, était l'auteur de l'Eloge portant le N^o. XII; M. Cabrié, censeur des études au collège de Versailles, l'auteur du N^o. III; M. Fulgence Girard, d'Avranches, l'auteur du N^o. V, et M. Charles St. Maurice, de Paris, l'auteur du N^o. VII, elle décerna dans une première séance la médaille d'or à M. Roberge, une première mention honorable à MM. Cabrié et Fulgence Girard, *ex aequo*, et une seconde mention honorable à M. Charles St.-Maurice.

A la séance suivante, quelques membres de l'Académie appelèrent son attention sur la question de savoir si M. Roberge avait pu, malgré son titre de membre de l'Académie, être admis au concours. Après une discussion approfondie, l'Académie décida, que les termes du programme n'excluaient pas M. Roberge du droit de concourir, et, en conséquence, elle persista dans sa première délibération; mais, en même temps, et pour prouver que, si elle était fière du succès de l'un des siens, elle n'était ni moins juste envers les concurrents étrangers, ni moins heureuse de leurs triomphes, elle décida qu'une médaille d'or, de même valeur que la première, serait partagée entre MM. Cabrié et Fulgence Girard, *ex aequo*. J'invite donc MM. Roberge, Cabrié et Fulgence Girard, s'ils sont présents, à venir recevoir les médailles que l'Académie leur décerne.